

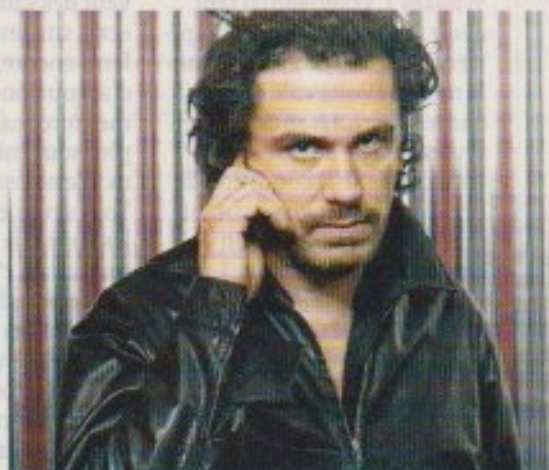
ROMAN

Le diable est dans les détails

Simon Liberati publie
« L'hyperJustine » :
un voyage à haut risque.

PAR CLAUDE ARNAUD

Il y a peu d'écrivains capables de marquer au fer rouge leurs personnages dès les premières lignes. Simon Liberati appartient à cette phalange depuis la sortie, en 2004, d'« Anthologie des apparitions », publié par Frédéric Beigbeder, puis, trois ans plus tard, de « Nada exist ». Une inimitable énergie morbide émanait de ces spectres griffés Liberati que leur refus radical de la réalité acculait à la décadence : ils s'enfoncent aujourd'hui dans les cercles dantesques d'un enfer peopolisé inscrit entre le 8^e arrondisse-



Toxique. Comme un « Vogue » de 1978 piqué à la strychnine.

ment de Paris, avec connexions Sarkozy-Bruni, et le Beyrouth by night de la guerre civile.

Des silhouettes de gigolos criminels et de lesbiennes sadiques dominent cette galerie puissamment narcissique : on se baise dans tous les sens du mot, dans ce paradis du faux régi par des règles infrahumaines de survie. Le résultat est si bizarre, si cruel aussi, qu'on croirait entrer dans un anti-monde à la Genet où d'ex-hôtesse de Madame Claude remplaceraient les marins à braguette, et les parkings de l'avenue Foch la rade de Brest : une intense misogynie achève de créer un climat de malaise qui touche au fantastique. Rescapé d'un monde à l'élégance précadavérique, dont Le Palace aurait été le faubourg Saint-Germain, Liberati cherche alors à bâtir une morale à rebours, fondée sur le Mal. Mais ses person-

nages, qui excellent sur le 100-mètres, tiennent avec peine la distance ; plombés par la poudre, le snobisme, l'argent sale et les sentences définitives, ils sombrent dans les miroirs où ils se scrutent pour redevenir, malgré eux, de simples fantômes mondains – « des partouzards indécis », aurait dit Céline.

L'enfer littéraire a longtemps été pavé de bonnes intentions, en France ; il fallait être sulfureux ou « méchant » pour prétendre au paradis : Houellebecq et Littell ont encore bénéficié de cette prescription méphitique. Mais les bons sentiments reviennent en force, depuis le triomphe du « Hérissou », et l'on aime mieux se faire l'avocat du diable. C'est à ce titre qu'on se permet de demander à Liberati encore un effort pour mériter celui de prince des Ténèbres. Satan est grand parce qu'il existait avant les années 80 et y a survécu ; à lire ce Liberati, on croirait parfois feuilletter les pages d'un *Vogue* de cette époque qu'il aurait piqué à la strychnine ■

« L'hyperJustine », de Simon Liberati (Flammarion, 332 p., 20 €).

ESSAI

Stèle pour Michael

Yann Moix enterre
Michael Jackson.

PAR MARC LAMBON

Avec « Podium », Yann Moix édifie le tombeau baroque de Claude François, idole électrocutée. Dans « Mort et vie d'Edith Stein », il renouvelait le martyrologe d'une carmélite gazée à Auschwitz et béatifiée par Jean-Paul II. Voici un livre sur Michael Jackson. Après le podium, la stèle ? L'auteur de « Panthéon » (2006) serait-il le taxidermiste des chanteurs abandonnés, le biographe des saints électriques, le Daniel Rops des *dance floors* ?

Le livre a été écrit en quelques jours à Brasilia : c'est depuis le pays de la macumba que Yann Moix va rechercher Michael aux enfers. Si l'émotion fut mondiale, la variation est personnelle. Muni d'un aspirateur à fantômes, le *ghostbuster* de la maison Grasset traque le spectre et dépèce amoureusement le zombie. Né en 1968, Moix avait 14 ans l'année de « Thriller ». Il a dû frémir au spectacle des morts-vivants sortant du sépulcre. Cela donne un instantané, un texte-Polaroid, un portrait de l'homme au gant. Michael Jackson, sous le regard de Moix, c'est désormais le moment où une vie devient une date. 25 juin 2009 : jamais un si grand nombre d'êtres humains n'aura été informé, au même moment, d'une même mort. Après les rythmes du funk généralisé, le chagrin universel. Après les guerres mondiales, « la Première Paix mondiale ».